

Le mal des profs

Autor(en): **Gavillet, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1972)**

Heft 197

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1016172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le mal des profs

« Temps présent » a porté au petit écran le « mal des profs ». Ce fut télévisuellement mauvais et intellectuellement irritant : des propos saucés, à satiété, par les mots « problèmes » et « société ». Le film introductif se révélait superficiel et tendancieux : insistance sur les manifs qui ne sont qu'un phénomène marginal, sous-estimation des réussites pédagogiques, il y en a tout de même, dont témoignait seule Mlle Anserge ; la recherche de l'effet préférée à la nuance sous prétexte de faire plus document-choc, au point que des participants, qui s'étaient prêtés à plusieurs enregistrements, se sont plaints que le choix du montage se fût porté systématiquement sur ce qui semblait plus piquant, quand bien même c'était ce qui traduisait le moins ce qu'ils avaient voulu exprimer.

Un regard plus aigu

La force de la télévision est de faire voir avec un regard plus aigu que le regard humain la mobilité des visages à la recherche d'une pensée à formuler. Par exemple, les montages sur les numéros de « Zéro de conduite » étaient gratuits, alors que l'interview du jeune Zwahlen n'était pas, elle, tendancieuse parce que les propos qu'il tenait apparaissaient secondaires comparés à l'expression du visage d'un adolescent sensible et attachant.

Le piège de la facilité

Domage donc que la télévision qui, contrairement à la presse écrite, n'a pas besoin d'en remettre pour faire mousser l'événement (une seconde d'hésitation dans un regard est plus dramatique qu'une phrase-choc), domage que la télévision qui peut accéder directement à la vérité humaine se laisse aller à la facilité.

Mais les débats, enregistrés et en direct ?

Il va de soi qu'en si peu de temps des participants en si grand nombre ne peuvent énoncer que des

formules générales, abstraites. Certes, quelques vérités, toujours bonnes à rappeler, ont été émises. Par exemple que l'école, sous sa forme actuelle, souffre d'une extraordinaire déperdition d'énergies : que de connaissances acquises, puis oubliées, sans que subsiste dans la mémoire la trace minimale qui permettrait, si la « leçon » était à nouveau apprise, de dire qu'elle est réapprise. Que de connaissances qui ne suscitent même pas le souvenir du déjà vu, sans avoir eu l'utilité d'un entraînement !

La part des choses étant faite, trois impressions demeurent après cette émission.

La peur des enseignants

D'abord chez beaucoup d'enseignants la peur et la méconnaissance de l'économie. Bien sûr que la société avec sa hiérarchie sociale pèse lourdement sur l'école ; certainement un engagement pédagogique profond exige de manière complémentaire un engagement politique extrascolaire. Freinet était politiquement engagé, comme le fut Paul Graber, pédagogue novateur. Mais, ce n'est pas uniquement la société capitaliste qui pèse sur l'école, ce sont toutes les professions anoblies par la classe dirigeante et valorisées par l'engouement social, notamment et toujours les professions libérales.

Ce phénomène est évident aussi dans les pays appelés socialistes. Toute classe dirigeante, quelle qu'elle soit, secrète la sélection scolaire. Deuxièmement, à moins qu'on rêve d'un parasitisme international, on voit mal comment un pays pourrait sans prospérité économique consacrer beaucoup de moyens à l'éducation. Or il arrive que le refus de l'économie atteigne des dimensions de noix d'honneur ; on a entendu, par exemple, un enseignant déclarer : si l'école exige que les gosses arrivent à l'heure, c'est pour les dresser à arriver à l'heure chez les patrons ! Probable que ce penseur n'a jamais pris un train ! Dans le même style anti-économique, d'autres croient que leur mission, nouvelle prêtrise, est d'enseigner la critique de la société. Si cela appelle quelques

méfiances, ce n'est pas que la société soit intouchable, ni ses défauts assez gros. Mais on porterait bientôt au programme : de 10 à 11, mardi, cours de critique sociale. On avait bien jadis des « cours de morale ». C'était plutôt pénible. Mais qui a connu les anciens moralisateurs reconnaît les nouveaux à la même odeur.

Ensuite, on est surpris par une certaine absence d'enthousiasme, ou du moins il est étouffé par les discussions théoriques. Apporter à autrui des connaissances nouvelles est le propre du métier, d'autant plus que les connaissances ne sauraient plus avoir aujourd'hui ce caractère étroitement programmé qui était — est encore — le fait de l'institution scolaire. Le monde est à révéler, à être enrichi de significations ; elles sont infinies. La phénoménologie nous l'a appris. Les connaissances, c'est cette lecture du monde.

Aimer les enfants

Mais au fond des choses, on peut se demander si certains nouveaux pédagogues aiment les enfants ; ils en parlent comme d'autres font de la fausse poésie dite enfantine ; c'est le Petit Prince récité par Danièle Delorme ; l'enfant, ils le délicatent, le voient agressé de toute part ; ils ont furieusement tendance à sous-estimer sa personnalité, son esprit critique, sa capacité de résistance qui va de pair avec sa réceptivité. Du même coup ils rendent plus difficile la relation pédagogique qui passe par une affection profonde sans complaisance.

Des progrès au rythme de la vie

La pédagogie expérimentale peut faire faire à l'éducation des progrès qui auront des conséquences sociales considérables ; mais ces progrès seront lents, au rythme de la vie ; il faut modestement le reconnaître et faire son métier. Le « mal des profs », c'est l'hésitation entre la parlotte et la « praxis ».

A. G.